

À l'Est du Québec L'été des expositions

Jean-Claude Leblond

Volume 33, numéro 133, décembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblond, J.-C. (1988). À l'Est du Québec : l'été des expositions. *Vie des arts*, 33(133), 63–65.

A L'EST DE QUÉBEC

Jean-Claude Leblond

Quand la chaleur estivale fait grimper le thermomètre de l'indolence montréalaise, les centres de province profitent de la grande désertion urbaine annuelle pour mettre au point des initiatives qui, pâlottes au départ, ont

Danielle Sauvé
Œuvre en cours de réalisation.
Studios d'été, Saint-Jean-Port-Joli.
(Photo Roberto Pellegrinuzzi)



acquis des lettres de noblesse et ont accru une influence qui perdure tout au long de l'année qui suit. On voit, par exemple, les théâtres d'été essaimer dans tous les recoins de villégiature. Pour les arts visuels, c'est l'Est du Québec qui attire et attirera l'attention.

Cette année, quatre manifestations d'importance ont fait montre d'un dynamisme qui dépasse les frontières locales pour déborder, par leur rayonnement, l'activité artistique montréalaise elle-même.

Une histoire de bois

A la suite d'un symposium qui, en 1984, n'avait pas donné les résultats escomptés et avait laissé des stigmates locaux, Saint-Jean-Port-Joli, grâce à l'initiative des sculpteurs Jean-Pierre Bourgault et Michel Saulnier, a attiré l'attention des spécialistes avec un projet d'étude et d'exploration du bois par six artistes connus et moins connus, dans une sorte de collectif réuni à

l'École de sculpture de Saint-Jean, fondée par Jean-Julien Bourgault, dans les années cinquante.

Armé de ses connaissances sur le bois ou sur d'autres matériaux, chacun avait le mandat très large de travailler, selon son esthétique propre, dans l'esprit qui caractérise traditionnellement ce village du Bas-Saint-Laurent et, en quelque sorte, selon le climat du pays. C'est ainsi que Steve Curtin, Ginette Légaré, David Moore, Serge Murphy, Danielle Sauvé et Louise Viger ont pu œuvrer en équipe, loin du système habituellement compétitif et spectaculaire d'un symposium. Et, en prime, Françoise Sullivan a honoré le groupe de sa présence.

L'ÉTÉ DES EXPOSITIONS

Sous la direction de Jacques Doyon, de la Galerie Optica, qui agit comme commissaire, les six artistes (peut-être les sept) doivent y présenter, en octobre, une sélection des pièces qu'ils auront terminées. Chacun, selon son optique particulière, démontre que le bois, comme matériau traditionnel, présente des virtualités dont la recherche contemporaine peut tirer profit. L'initiative de Saint-Jean en est la preuve.

Un temps – Deux lieux

Plus loin, en descendant le long du fleuve, à la Rivière-du-Loup, dont on parle beaucoup depuis quelques années à propos des projets dits du Bout de la Vingt, un autre événement attire l'attention du visiteur. En effet, la

des ouvrages de Claude Viallat, de François Bouillon et de Bertholin, dont les œuvres à forte connotation totémique, édifiées in situ, sont accompagnées de pièces-témoins réalisées antérieurement par les artistes québécois William Vazan, Lise Labrie et Irène Whittome. La réciproque a eu lieu en même temps à La Rochelle.

Cette ouverture de la pensée plastique vers le champ anthropologique marque une percée, ouvre une brèche dans une recherche susceptible de rapprocher la pratique de l'art d'un vécu ou d'un état de la société. Loin d'être un constat ou un miroir du social, cette approche permettrait soudain d'entrevoir un ordre de relation individu-art à mille lieues peut-être du plaisir esthétique, mais très proche, par ailleurs, du lien

autre, tout ce qu'on a pu en écrire. Jardin comme monde fermé, de Thérèse Chabot, dans lequel, urnes funéraires et dispositions subtiles de fleurs séchées côtoient un silencieux jardin de nuit d'Yves Gaucher. Racines et ruines comme référence au jardin classique de la céramiste Blandine Ouellet voisinent avec les mousses séchées de Francine Larivée.

Dans le jardin extérieur du Musée, Iain Baxter propose un jardin technologique où des pièces de métal rouillées semblent surgir de la terre qui à cette même couleur de fatigue. Raymond Gervais, qui rend hommage à Theloniou Monk, reprend, sur une musique japonaise très en rapport avec l'art nippon des jardins, une installation qui n'est pas sans rappeler celles qu'il a présentées, l'année dernière, chez Chantal Boulanger. Pour Gilles Girard, de Matane, le jardin renvoie au plaisir d'être étendu dans une baignoire qu'il présente en noir avec un crâne de cheval dans une orientation presque chamanique. Russel Gordon fait voir, avec son art subtil du dessin, l'idée paradisiaque et onirique du jardin avec *Visions of Paradise*.

Des quatre sites retenus par la conservatrice, deux sont situés à l'extérieur de Rimouski. «C'est notre parcours touristique régional,» dit-elle. Dans le Parc du Bic, Marie-Chrystine Landry a construit deux œuvres sur des ruines d'un ancien chalet et de son quai comme une réactualisation par l'imaginaire d'un lieu devenu jardin. Alors que Michael Olito, de Winnipeg, se sert d'un véritable mât sur lequel une tête de cheval mythique agit comme girouette. Le mât, totémique en définitive, marque un emplacement aménagé en cailloutis qui n'est accessible qu'à marée basse. Enfin, Catherine Widgery a installé, dans les Jardins de Métis, une œuvre intitulée *Les Fossiles de vent*. «Il s'agit, écrit-elle, de deux colonnes qui reproduisent des formes architecturales primitives et révèlent une présence humaine».

«L'artiste au jardin» arrive donc comme une invitation à chacun de créer son propre jardin, son lieu de rêve préféré, son éden protégé des vicissitudes du monde extérieur.

Pays – ages/Land – mark

Pour sa septième édition, le Symposium de la jeune peinture de la Baie-Saint-Paul s'est donné pour thème Pays – ages/Land – mark, c'est-à-dire, une sorte d'invite aux quinze artistes participants d'établir un lien avec ce qui a fait la gloire et le malheur de Charlevoix: Le paysagisme.



conservatrice Céline Deguise a monté, avec une contrepartie française une double exposition simultanée en France et à la Rivière-du-Loup, dont le sujet, *Un temps – Deux lieux*, implique une réflexion sur l'art contemporain envisagé à travers une lunette anthropologique. Ce thème se rapporte à la correspondance, qui pourrait être étroite, de la pratique contemporaine en art avec ce que l'on qualifie toujours d'art primitif. Comment s'explique-t-on le comportement évolutif d'une forme d'art? A quoi mesure-t-on son achèvement et sa correspondance avec le social?

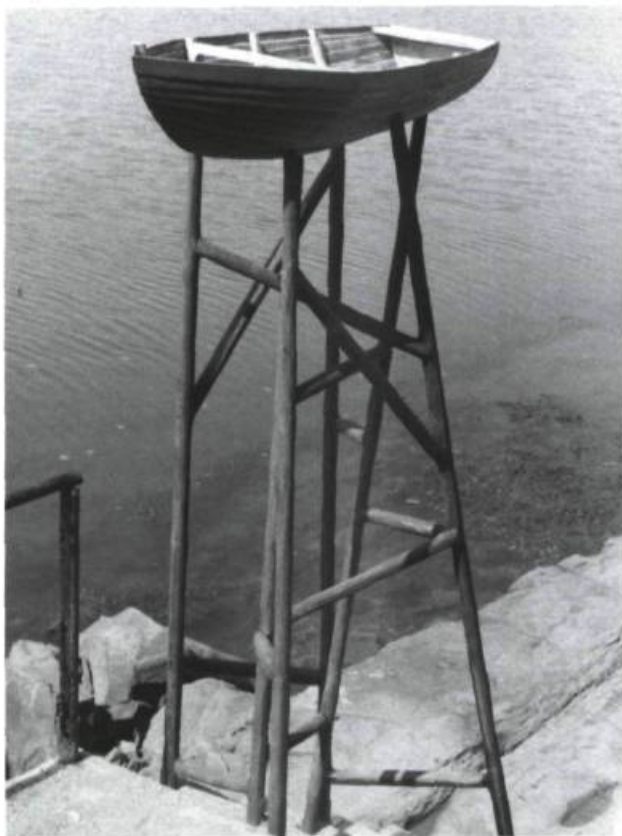
En tout, six artistes participent à cette expérience qui, pour la fraction québécoise, au Musée du Bas-Saint-Laurent (du 24 juin au 30 septembre), montre

Bertholin
Installation, 1988
Un temps – Deux lieux,
Rivière-du-Loup.
(Photo Robert
Legendre & Michel
Mercé)

totémique qui donne tant de force à l'art primitif.

L'artiste au jardin

C'est à un jardin imaginaire que Francine Du Bois, directrice du Musée régional de Rimouski, a convié douze artistes à réaliser sur quatre sites importants de sa région une œuvre portant sur le jardin, tel que chacun pouvait se l'imaginer. Douze artistes, douze interprétations de ce thème éternel du jardin qui recourent, à un titre ou à un



Marie-Christine Landry
Terre! terre! (détail), 1988.
L'artiste au jardin,
 Rimouski.
 (Photo Jacques Goulet)



Vera Heller à l'œuvre
Sans titre, 1988.
 Huile sur papier; 30,5 x 20,3 cm.
Symposium de la jeune peinture,
 Baie-Saint-Paul.
 (Photo François Rivard)

Il fallait bien s'attendre à ce que chacun de ces jeunes peintres, dont l'âge pour la plupart n'excède pas trente ans, interprète le paysage selon une perception bien contemporaine. L'intérêt réside justement dans la diversité des approches, parfois abstraites, parfois ponctuées de figuration et parfois plus traditionnelles, dans une sorte de grand tout que les visiteurs semblent désormais mieux apprécier qu'avant. C'est l'avis de Françoise Labbé, directrice du

symposium, qui fait à l'égard de cette nécessaire diversité esthétique une véritable profession de foi.

Avec comme artiste aîné invité Lauréat Marois, et, comme l'année précédente, un judicieux programme de conférences, le symposium est en train de se tailler, au fil des ans, une belle réputation créée justement à partir de ses inégalités passées. L'important, dans un événement culturel de ce genre, réside en effet dans sa continuité, dans sa reprise inlassable. C'est comme cela que se créent les manifestations dynamiques.

La contribution des artistes présents constitue également un aspect non négligeable de la qualité d'un symposium. Notons la très belle participation de Violaine Poirier dont les douze panneaux monumentaux véhiculent tous, dans une sorte d'architecture du paysage, une préoccupation sociale et écologique bien évidente dans ses

œuvres. Il en va de même pour Jean-François Houle, dont l'œuvre terminée bien avant la fin de l'événement, témoigne d'une perception claire du paysage comme champ chromatique structuré. Louise Masson et Vera Heller, quant à elles, poursuivent, sur des voies parallèles, une recherche de formes et de couleurs encore mal assurée mais déjà porteuse de solidité intérieure. Enfin, Catherine Pehudoff explore avec beaucoup d'à-propos un paysage de montagnes avec un œil qui, en définitive, appartient à notre époque.

Les œuvres ainsi créées par de jeunes artistes restent la propriété du Symposium qui présente en événement parallèle, une rétrospective de la jeune collection qui a été accumulée depuis six ans. Excellente occasion de voir, au fil des ans, les soubresauts qui, au hasard des saisons, agitent la peinture contemporaine. ■